

La philosophie comme aliénation essentielle. Sottie

Allen Le Blanc, *Université de Sherbrooke*

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. – Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu. [...] Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin !

MAÎTRE D'ARMES. – Allez, philosophe de chien !

MAÎTRE DE MUSIQUE. – Allez, bêtête de pédant !

MAÎTRE À DANSER. – Allez, cuistre fieffé !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. – Comment ! maraudeurs que vous êtes...
(*Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups et sortent en se battant.*)

Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène III

Ce n'est pas sans sourire, sans doute, que nous rappelons à notre souvenir cette fameuse dispute entre les Maîtres d'armes, de musique et de danse du bourgeois Jourdain et son irascible Maître de philosophie n'ayant cessé de donner des leçons de sagesse. Si nous reconnaissons là un trait de la vivacité d'esprit de M. Poquelin, qui consiste à railler tous ces infatués ayant la fâcheuse tendance à s'arroger une trop large part du prestige social et autres mondanités, nous reconnaissons aussi un grand nombre de ces étranges savants que d'aucuns nomment « philosophes ».

Gardons-nous en ! Heureusement, ces drôleries de Molière appartiennent à une autre époque, et il paraîtrait pour le moins hasardeux de comparer des vieilleries du XVII^e siècle au contexte moral et intellectuel désarticulé d'après les Grandes Guerres. Après tout, nous sommes postmodernes. Il y a longtemps que nous avons cessé de croire à toutes ces fariboles.

Mais si, pour le seul plaisir de la discussion, ludique et désintéressée, nous supposons néanmoins la chose possible ; si nous nous

demandions, *hypothétiquement* : tous ces conseillers et autres prêcheurs de vertu ont-ils raison de montrer ainsi *le chemin* ? Ce désir, cet amour de la sagesse, cette *philo-sophia* qui les habite n'est-elle pas le gage d'une suprême accession aux hautes sphères du Souverain Bien ? En un mot : cette philosophie ne les a-t-elle pas rendus *moralement meilleurs* ?

Si nous osions poser la question, donc, force nous serait de répondre : Non. Certes ce n'est pas d'hier que nous savons, comme nous le rappelle judicieusement Thoreau, qu'« il y a neuf cent quatre-vingt-dix-neuf professeurs de vertu pour un homme vertueux¹. » Mais là n'est pas – en tout cas pas seulement – le cœur de toute cette « affaire » philosophique. Car se demander si la philosophie peut rendre *moralement meilleur* nous expose à une étrange gêne, une sorte d'inconfort qui trouble jusqu'au plus stoïcien des philosophes. Se poser cette question, c'est être amené à en poser d'autres, plus graves, plus tristes, de celles qui chatouillent l'image ventrue de notre intégrité morale : *moralement meilleur* par rapport à quelle morale ? *meilleur* en opposition à quel *pire* ?

Tous ceux qui ont mené l'enquête philosophique jusqu'à ce degré de vertige intérieur le savent : l'inconscient frissonne devant le relativisme de l'interdit, devant l'immanence radicale de nos repères. Qu'on se le dise : la morale, c'est une affaire de pouvoir.

– Ça vous désorganise un surmoi ! dirait l'un.

– Justement ! répondrait l'autre. Là est précisément la question. Tel qui sera *meilleur* pour une morale judéo-chrétienne, ou une morale productiviste soucieuse de l'accumulation du capital, ou une morale du développement-des-compétences-personnelles, ou une morale du petit-bonheur-au-dedans-de-soi, ne sera pas *meilleur* pour une morale du détachement, ou une morale communiste, ou une morale shamanique, ou une morale surréaliste, une morale satanique, une morale du dandy... Le révolutionnaire ne verra dans la morale bourgeoise que l'idéologie de l'orthodoxie consumériste. L'avant-garde ne verra dans la morale des « belles choses » que la peur de dépasser le crétinisme sécurisant et philistin de l'« art » *qui ne dérange pas*, l'asservissement du troupeau humain au mode de production de l'industrie culturelle. Le Juif ne verra dans la morale

nazie qu'un vil racisme et une haine injustifiable. L'Arabe ne verra dans la morale juive qu'opportunisme politique et amnésie historique. L'homme d'esprit ne verra dans la morale puritaine yankee que puérité débilissante et vanité impérialiste. Et cætera. Toute forme de vie, tout organisme, toute institution, tout empire, toute idée, toute affirmation de soi ou de la meute, du clan, de la masse, toute volonté de puissance a sa morale propre. Ou pour dire la même chose autrement : la morale ne signifie *rien* en elle-même. Elle n'existe pas.

Subtil déplacement, l'angle a changé. Sous cette lumière nouvelle, et certes blafarde, notre regard se transforme, se voile, se concentre en un point fuyant, devient suspicieux, hésitant mais pénétrant à la fois. La question du juste rapport entre l'exercice de la philosophie et l'excellence morale devient *effectivement* essentielle – et anxigène² – s'il nous est permis de la saisir différemment, de la retourner comme on retourne innocemment une roche lisse et attrayante tout en méditant sur le poids de son histoire géologique, pour finalement voir grouiller sous cette noble matière une masse informe de vers frénétiques et de larves gluantes : est-il possible de dépasser l'aliénation inhérente à toute morale ? est-il seulement possible de dépasser l'aliénation propre à l'existence humaine ? la philosophie peut-elle aider à cela ? l'aliénation du philosophe peut-elle être considérée comme philosophique ? c'est-à-dire : cette aliénation est-elle l'*état* du questionnement significatif de la condition humaine sur elle-même ? se rendre *meilleur*, tout compte fait, ne serait-ce pas viser à prendre conscience de nos diverses formes d'aliénation ?

Ce changement de perspective, ce renversement du point de vue implique un présupposé que le lecteur attentif aura déjà perçu dans la formulation même du nouveau questionnement : l'homme est un être *nécessairement* aliéné. Comment pourrait-il en être autrement ? Non seulement il a la conscience malheureuse, il est, en plus, incorrigiblement épris d'idées de Grandeur. L'un ne va pas sans l'autre, dirons-nous. Exactement. Là se trouve la racine de l'aliénation.

Nous savons bien, au fond, que l'horreur du monde, celle qui éveille notre malaise à nous voir nus, qui motive notre fuite de la

sèche réalité, qui légitime notre refus de saisir entièrement notre condition – « faible, mortelle, et misérable », disait Pascal³ –, c'est la dose du *trop plein d'Être* que la conscience est incapable de supporter. Ce ne sont pas la violence, la peur, l'orgueil, la haine, le doute, l'incertitude, la vengeance, la cruauté, la torture, la douleur, ou la fiction du Mal qui interdisent la douce sérénité de la paix intérieure, qui nous empêchent de déclarer béatement : « Nous sommes heureux ! », c'est l'intuition irrépressible donnant à penser que la conscience en appelle d'une Grandeur réparatrice qui lui reste pourtant inaccessible. C'est précisément l'état désespéré de la conscience malheureuse, l'expression la plus radicale du paradoxe humain : *avoir vent* de l'Absolu sans jamais *pouvoir* le connaître, se saisir comme l'expérience finie de l'Infini, être limités à se concevoir comme des dieux mortels.

Mais un malheur ne vient jamais seul. Pendant que la conscience s'émeut – et se névrose – du flot de cette dialectique qui coule en elle, il y a la vie qui s'acharne à ne pas laisser mourir tout ce ridicule. C'est une lutte, un combat, une opposition de forces antagoniques⁴. Car à la pulsion, toujours étonnante, qui pousse le vivant⁵ à se perpétuer dans l'Être répond une pulsion d'effacement, de destruction, de retranchement dans le néant : la vie est souffrance ; la mort, annihilation de la souffrance. Si *Éros* manifeste aussi puissamment le désir de la copulation cosmique, si l'appel de la reproduction incessante régit encore la partouze dans le grand bordel de l'univers, si le jeu de la domination s'exprime avec autant de force dans nos délires sado-masochistes, c'est que la vie sait, au fond d'elle-même, que *Thanatos* est son seul destin. C'est là l'acte sacré de la vie, sa condition *nihiliste* : son acharnement est un aveu, son obstination est un désespoir, sa joie, un *pathos*. L'existence, c'est justement le lieu – le moment, la position, la structure d'apparence – de la tension aiguë se jouant entre *Éros* et *Thanatos*. C'est une tragédie.

Freud a bien montré que les pulsions de mort qui « habitent » tout être vivant tendent à le ramener à l'état anorganique originnaire par « [...] la réduction complète des tensions⁶ ». Si la pulsion d'*Éros* est ce qui permet à la vie de résister, c'est que la tension qu'elle produit dans son rapport antagonique au non-vivant ne peut se relâcher

que dans la mort ou dans le soulagement total des pulsions. Or, ces deux termes de l'alternative sont en eux-mêmes en contradiction avec la vie. Nul besoin d'en expliciter la raison dans le cas de la mort : elle est, à quelque niveau que ce soit, l'arrêt définitif de la vie. Quant au soulagement total des pulsions, il s'agit d'un comportement autodestructeur, et donc intenable du point de vue de la pulsion d'autoconservation : l'individu a besoin du groupe pour survivre. Il va de soi que le soulagement total des pulsions est considéré par le groupe, le clan, la société comme un acte profondément antisocial, car les pulsions de mort de l'individu, tournées vers l'extérieur, s'expriment dans les pulsions d'agression, de destruction, dans le meurtre, l'exploitation, l'humiliation, le viol...⁷

La conscience a toutes les raisons d'être malheureuse : elle est *naturellement* conçue pour trouver son bonheur dans le soulagement des pulsions qui la travaillent – assouvissement des désirs sexuels, débordements violents de l'énergie érotique (au sens de pulsions de vie) accumulée, extase – mais elle ne peut se livrer à ce soulagement sous peine d'auto-anéantissement. La conscience malheureuse, comme manifestation *vécue* de la tension existentielle, s'excite de la suprématie de l'*ego*, de sa puissance symbolique à saisir l'absolu, de sa vision de Dieu⁸, mais elle sait du même coup que la continuité de son existence n'est possible que par la négation de sa toute-puissance, de sa force brute, de sa théogonie. La conscience malheureuse est en perpétuel conflit d'intérêts : la morale lui est insupportable en même temps que nécessaire à sa propre constitution, psychique, sociale, existentielle.

Qu'est-elle donc cette morale au regard de laquelle nous ne saurions devenir meilleurs ? Un processus inconscient de catégorisation du « bien » et du « mal » qui vise un équilibre de survie entre l'expression des pulsions individuelles et l'ordre social ; elle est une gestion grégaire du désir de relâchement des tensions sexuelles. La morale, en somme, est le résultat structurel d'une économie libidinale⁹. Elle *constitue* le caractère névrotique de la présence de l'homme à l'Être.

Dans le cadre de cette économie, les pulsions doivent être dirigées vers d'autres objets de désir. C'est là une belle trouvaille de la

métapsychologie : la morale est principalement fétichiste. L'homme est nécessairement aliéné, disions-nous, car il a besoin du fétiche pour compenser les manques de sa satisfaction sexuelle, pour pallier l'interdiction du soulagement total de ses pulsions vitales¹⁰.

Mais l'homme est ainsi fait que pour croire au projet de « sa » vie, pour accepter sans trop défaillir de porter le lourd poids de son désenchantement, pour oublier cette espérance qui lui promettait de jouir éternellement, il ne peut que se créer *l'illusion du sens* des objets vers lesquels il dirige ses pulsions. L'illusion est pour lui la réaction émotionnelle permettant à ses pulsions de vie de résister à la tentation de se dissoudre dans la mort. « Les illusions », écrit Freud, « se recommandent à nous par le fait qu'elles nous épargnent des sentiments de déplaisir et nous font éprouver à leur place la satisfaction¹¹. »

La morale est-elle ainsi une illusion ? Bien sûr. La philosophie serait-elle alors la tentative toujours reconduite de prendre conscience de cette illusion ? La philosophie ! ce serait elle, peut-être, cette douce et hésitante illumination qui nous invite à savoir, intérieurement, dans une angoisse redoutable, que nous sommes *Autre* que ce que nous avons cru être, à devenir « voyant », comme Rimbaud, en chuchotant discrètement : « C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire on me pense. [...] JE est un autre¹². » L'aliénation, c'est précisément la condition de celui « [...] qui appartient à un autre¹³. » L'aliéné est « celui qui ne s'appartient pas¹⁴ », qui est étranger à lui-même. C'est l'état de celui qui n'est plus maître de lui, ou, pour le dire comme Freud, celui dont le « *moi* n'est pas maître dans sa propre maison [...]¹⁵. » Nietzsche aborde justement sa *Généalogie de la morale* par ces considérations sur le sentiment d'étrangeté qu'éprouve l'homme devant sa propre existence : « [...] nécessairement nous nous demeurons étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, il faut que nous nous confondions avec un autre que nous-mêmes, nous sommes éternellement condamnés à subir cette sentence : "Chacun est à soi-même le plus étranger"¹⁶. »

Mais si la philosophie est tentative de « prise de conscience » de l'illusion, de l'aliénation, elle n'en reste pas moins une forme d'expression de la tension libidinale, et donc une forme aliénée et

illusoire de la conscience. On n'échappe pas à la conscience malheureuse. Freud nous dit ne savoir qu'une chose avec certitude, « c'est que les jugements de valeur des hommes sont dirigés inconditionnellement par leurs souhaits de bonheur, qu'ils sont donc une tentative pour appuyer leurs illusions par des arguments¹⁷. » Par la sublimation¹⁸ des pulsions socialement inacceptables, par la rationalisation¹⁹ du désir de domination, la philosophie est elle-même une illusion grandiose, formidable.

– Avez-vous remarqué, vous aussi, à quel point les plus grands défenseurs de principes, ceux qui sermonnent à coups de morale creuse et de préceptes idiots, sont toujours les plus éloignés de l'homme *concret*, de la personne humaine désirante, souriante, aimante, suppliante, fragile, laide, crasseuse, en un mot, insupportable²⁰ ?

L'Universel. C'est là ce qu'ont longtemps cherché les philosophes et autres fouilleurs de Vérité. Vaniteusement, certes. « Car, en admettant que l'on soit une personne, on a nécessairement aussi la philosophie de sa personne [...]»²¹. » Or, par quel prodige telle personne *particulière*, malade, malheureuse, névrotique, psychopathe, perverse, radoteuse et arrogante aurait ainsi accès, l'air de rien, en gribouillant sur quelque papier des idées sèches, saugrenues, confuses et approximatives, à l'insondable Universel ? Le psychologue Nietzsche a bien vu : le philosophe n'est pas celui qui a accès à l'Universel par le biais de son prodigieux intellect individuel, il est plutôt celui qui érige un Universel *à partir* de son individualité souffrante.

[...] on apprend à jeter un regard plus subtil vers tout ce qui a été jusqu'à présent philosophie ; on devine mieux qu'auparavant quels sont les détours involontaires, les rues détournées, les haltes, les places *enseillées* de l'idée où les penseurs souffrants, précisément parce qu'ils souffrent, se laissent conduire et attirer ; on sait maintenant où le *corps* malade et ses besoins poussent, entraînent et attirent inconsciemment l'esprit [...]

Si effectivement la philosophie n'est qu'une autre forme d'expression de la souffrance, comment pourrait-elle nous aider à nous désaliéner ? En quoi la philosophie serait-elle une *aliénation essentielle* à la condition humaine ? C'est que la souffrance pousse à questionner le sens – illusoire – de toute chose, le malheur de la conscience *oblige* à transcender les pulsions de mort qui nous habitent, à les transformer en pulsions de vie, en pulsions créatrices. La guerre cosmique, l'union tendue d'*Éros* et de *Thanatos* nous fait danser l'amour au rythme des *requiem*. « La grande douleur seule est l'ultime libératrice de l'esprit, c'est elle qui enseigne le *grand soupçon* [...]»²³. » Et le grand soupçon, comme chacun sait, est le premier pas de la liberté spirituelle. Si jamais une telle chose existe.

Nietzsche :

Nous ne sommes pas des grenouilles pensantes, nous ne sommes pas des appareils objectifs et enregistreurs avec des entrailles en réfrigération, – il faut sans cesse que nous enfentions nos pensées dans la douleur et que, maternellement, nous leur donnions ce que nous avons en nous de sang, de cœur, d'ardeur, de joie, de passion, de tourment, de conscience, de destin, de fatalité. La vie consiste, pour nous, à transformer sans cesse tout ce que nous sommes, en clarté et en flamme, et aussi tout ce qui nous touche. Nous ne *pouvons* faire autrement. [...] Seule la grande douleur, cette longue et lente douleur qui prend son temps, où nous nous consumons en quelque sorte comme brûlés au bois vert, nous contraint, nous autres philosophes, à descendre dans nos dernières profondeurs et à nous dépouiller de toute confiance, de toute bienveillance, de toute demi-teinte, de toute douceur, de tout moyen terme, où nous avons peut-être mis précédemment notre humanité. Je doute fort qu'une pareille douleur rende « meilleur » ; – mais je sais qu'elle nous rend *plus profonds*²⁴.

Souffrons, donc, faisons-nous mal, extirpons de nos tripes nos désirs de continuation, descendons dans les gouffres de nos songes inavouables. Cessons une fois pour toutes de moraliser, cessons de vouloir être moralement meilleurs, cessons d'*être moral*. Soyons

amoral, plutôt. Soyons au-delà de la Morale, au-delà de l'Universel. Soyons économistes, d'un point de vue libidinal, trahissons les tensions de nos zones érogènes, équilibrons les forces de nos délires intérieurs, bridons avec douceur nos pulsions irrépressibles. Démoralisons ! le savant, le philosophe, l'assoiffé de connaissances, l'affamé de concepts. Ruinons le mythe de l'homme scientifique :

[...] qui se rend utile aussitôt que possible, qui reste en dehors de la vie, pour la connaître très exactement ; son résultat, si l'on se place au point de vue vulgaire et empirique, c'est le philistin cultivé, le philistin esthético-historique ; c'est le grand bavard vieux jeune et jeune vieux qui vaticine au sujet de l'État, de l'Église, de l'Art [...] ; c'est un estomac insatiable qui ne sait pas encore ce que c'est que d'avoir véritablement faim, véritablement soif²⁵.

Eh oui ! il parle et il prophétise ce diseur de Vérité, ce chanteur de pomme pour jeunes vierges ignorantes. *Pourtant*, il parle. Et, demanderez-vous, dans votre bon droit, le cœur honnête mais l'esprit foisonnant de doutes : « Comment celui qui n'a jamais connu une vraie faim et une vraie soif, fût-il philosophe, pourrait-il dire quoi que ce soit de la morale ? »

Dans sa deuxième *Considération inactuelle*, Nietzsche invite toute démarche de connaissance à être accompagnée d'une *hygiène de la vie*²⁶. Est-ce un signe ? Consolons-nous : si la philosophie ne rend pas *moralement meilleur*, peut-être réussit-elle à rendre plus propre. Spirituellement plus propre. Peut-être même, avec un peu de chance, pourrait-elle nous aider à ne pas mourir complètement idiots.

Encore Nietzsche :

Qui sait respirer l'air de mes écrits sait que c'est l'air des altitudes, un souffle rude. Il faut être bien fait pour lui si on ne veut pas y prendre froid. La glace est proche, la solitude formidable – mais que tout est calme dans la lumière ! Comme on respire librement ! que l'on sent de choses au-dessous de soi ! Philosopher, comme je l'ai toujours entendu

et pratiqué jusqu'ici, c'est vivre volontairement sur la glace et les cimes, à la recherche de tout ce qui, jusqu'à présent, avait été tenu au ban par la morale. L'expérience que m'ont donnée mes longues pérégrinations dans ces domaines interdits m'a appris à considérer autrement qu'on ne le souhaiterait les raisons qui ont poussé jusqu'à nos jours à moraliser et idéaliser : j'ai vu s'éclairer l'histoire secrète des philosophes et la psychologie de leurs grands noms. [...] L'erreur (la foi dans l'idéal), l'erreur n'est pas un aveuglement, l'erreur est une lâcheté. Toute conquête, tout progrès de la connaissance est un fruit du courage, de la sévérité pour soi-même, de la propreté envers soi... Je ne réfute pas les idéals, je me contente de mettre des gants quand je les approche...²⁷

Le philosophe – qui en doute encore ? – est un grand malade. Il a la conscience doublement malheureuse : non seulement il doit renoncer lui aussi, comme tous les hommes, à la béatitude de son infini, à la suffisance de son solipsisme, à son plaisir éternel, il a en plus conscience, à petits coups de doute et d'étonnement, de l'illusion qui le berce, de sa propre aliénation. Le philosophe en sait trop pour être tout à fait naïf, mais pas assez pour savoir de quoi il parle.

Roland Jaccard, lui aussi fin psychologue, a saisi cette pathologie de la Vérité, de l'Universel, de l'excellence Morale :

C'est dans les asiles, en compagnie d'égotants, qu'on devrait apprendre à philosopher. On y laverait son regard des escroqueries idéalistes. On y contemplerait les eaux sombres de la solitude. Et peut-être se mirerait-on enfin dans ce vide atroce, ce gouffre ouvert au bord duquel pendent les lambeaux de notre raison... Vertige et nausée, mais aussi humour et générosité : il nous en faudra une bonne dose pour nous écrire joyeusement au soir de notre vie : « Comme je deviens pittoresque ! » et pour supporter les indécitesses monstrueuses de qui prétendra encore s'intéresser à nous²⁸.

La morale – si quelqu'un, quelque part, tient à conserver ce mot, ce *concept* – est à trouver dans le gouffre de nos désillusions. Ou, ce qui revient au même, dans l'humilité sincère de notre condi-

tion d'aliénés. C'est cette humilité qui nous enseigne, sans donner de leçons, que la petitesse de notre lucidité dépasse infiniment en moralité la fatuité de nos illusions conquérantes. C'est notre hygiène, à nous, sales phraseurs du Bien et du Beau, conteurs négligés du Vrai et de l'Universel, hypocrites jouisseurs des trous sombres et de l'Abîme. Nous le saurons désormais : l'histoire de la philosophie, c'est l'histoire de la faiblesse des hommes. C'est pourquoi elle est passionnante.

-
1. Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*, trad. G. Villeneuve, Paris, Mille et une nuits, 1999 (1849), p. 18.
 2. L'angoisse, le souci, la mélancolie ne deviennent des « existentiels », c'est-à-dire des modes d'être de l'être-là, que dans la mesure où ils constituent *effectivement* le matériau – et donc aussi l'impulsion existentielle – de la philosophie.
 3. « [...] quand [...], après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près. » Blaise Pascal, *Pensées*, frag. 139 de l'éd. Brunschvicg, Paris, Nelson, 1949, p. 105.
 4. Rappelons-nous ces quelques mots d'Héraclite, l'une des seules sources partagées par la logique dialectique et la généalogie nietzschéenne : « L'opposé est utile, et des choses différentes naît la plus belle harmonie, et toutes choses sont engendrées par la discorde. » Ou encore : « Conflit est le père de tous les êtres, le roi de tous les êtres. Aux uns il a donné formes de dieux, aux autres d'hommes. Il a fait les uns esclaves, les autres libres. » Fragments b viii et b liii, dans *Les Présocratiques*, trad. J. -P. Dumont et al., (d'après l'éd. de H. Diels et W. Kranz), Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1989, p. 147 et p. 158.
 5. L'individu et l'espèce, autant que la Vie elle-même (c'est-à-dire la vie comme mode d'Être).
 6. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1998, (1967), « Pulsions de mort », p. 371.

7. Voir *ibid.* : « Tournées d'abord vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, les pulsions de mort seraient secondairement dirigées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de la pulsion d'agression ou de destruction. »

8. Ce serait peut-être là la source de ce que Romain Rolland appelait, dans une lettre adressée à Freud, le « sentiment océanique », c'est-à-dire « la sensation religieuse », « la sensation de l'“éternel” ». « Lettre du 5 décembre 1927 », dans *Sigmund Freud et Romain Rolland, Correspondance 1923-1936*, éd. établie par H. et M. Vermorel, Paris, PUF, 1993.

9. Je n'aborderai pas ici tous les aspects de cette tension libidinale. Il faudrait certes traiter, entre autres, la question de la dynamique « principe de plaisir »/« principe de réalité » ainsi que la deuxième topique freudienne pour saisir à fond le phénomène d'introjection comme processus structurant de la subjectivité dans ses rapports à la moralisation, la socialisation, l'aliénation, etc. Je ne peux que renvoyer à l'œuvre de Freud. J'expliquerai seulement, très grossièrement, qu'en contrebalançant la satisfaction instinctuelle des pulsions (principe de plaisir), la réalité, c'est-à-dire les conditions extérieures d'existence (principe de réalité), s'impose comme déterminant psychique permettant l'introjection d'interdits. Ainsi, les pulsions primaires (ça) se trouvent régulées par un système symbolique d'interdits (société, culture, civilisation) dans lequel le sujet (moi) se constituera comme identité *et* altérité (langage, traditions) en s'autolimitant dans l'expression de ses propres pulsions (surmoi, refoulement). Sur le caractère totalitaire de cette structure psycho-sociale dans l'ordre de la rationalité instrumentale, lire l'excellente interprétation de la psychanalyse que donne Herbert Marcuse dans *Éros et civilisation. Contribution à Freud*, trad. J.-G. Nény et B. Fraenkel (revue par l'auteur), Paris, Minuit, coll. « Arguments », 1976 (1955). Marcuse écrit (p. 27) : « La soumission effective des instincts à des règles répressives n'est pas imposée par la nature, mais par l'homme. Le père primitif, en tant qu'archétype de la domination, commence la réaction en chaîne de la réduction en esclavage, de la rébellion, et de la domination renforcée qui marque l'histoire de la civilisation. Mais toujours, depuis la première restauration préhistorique de la domination à la suite de la première rébellion, la répression de l'extérieur a été aidée par la répression de l'intérieur : l'individu réprimé introjette ses maîtres et leurs directives dans son propre appareil mental. La lutte contre la liberté se reproduit dans le psychisme de l'homme comme auto-répression de l'individu réprimé, et son auto-répression défend ses maîtres et leurs institutions. »

10. Le triomphe de la société technicienne, vouant un culte à la fabrication incessante de produits novateurs, aux objets dits de consommation, aux gadgets en tout genre, est à cet égard un phénomène révélateur.
11. Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », (1915), trad. P. Cotet et al., dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 1997, p. 15. Pour une étude de l'illusion propre au phénomène religieux : Freud, *L'Avenir d'une illusion*, trad. A. Balseinte et al., Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2002, (1927).
12. Arthur Rimbaud, « Lettre à Georges Izambard », 13 mai 1871, dans *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2000, p. 200.
13. Paul Foulquié, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1978, (1962), « Aliénation », p. 18.
14. André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, vol. I, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1991, (1926), « Aliénation », note sur « Aliéné », p. 36.
15. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 1992, (1917), p. 266.
16. Friedrich Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, (1887), trad. H. Albert et J. Le Rider, dans *Œuvres*, tome II, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 769.
17. Freud, *Le Malaise dans la culture*, trad. P. Cotet et al., Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1998, (1929), p. 88. Freud est encore une fois en accord avec la psychologie nietzschéenne : essentiellement, « [...] ce sont les manques qui font les raisonnements philosophiques. » Nietzsche, *Le Gai Savoir*, (1882-1887), trad. H. Albert, dans *Œuvres*, tome II, *op. cit.*, p. 28.
18. « Processus postulé [...] pour rendre compte d'activités humaines apparemment sans rapport avec la sexualité, mais qui trouveraient leur ressort dans la force de la pulsion sexuelle. Freud a décrit comme activités de sublimation principalement l'activité artistique et l'investigation intellectuelle. / La pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés. » Laplanche et Pontalis, *op. cit.*, « Sublimation », p. 465.
19. « Procédé par lequel le sujet cherche à donner une explication cohérente du point de vue logique, ou acceptable du point de vue moral, à une attitude, une action, une idée, un sentiment, etc., dont les motifs véritables ne sont pas aperçus ; [...] La rationalisation intervient aussi dans le délire, aboutissant à une systématisation plus ou moins marquée. » *Ibid.*, « Rationalisation », p. 387.

20. Cela rappelle les propos d'un docteur rencontré un jour par le starets, dans *Les Frères Karamazov* : « [...] j'aime [...] l'humanité, et je m'étonne moi-même : plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier, c'est-à-dire individuellement, en tant que personnes distinctes. Dans mes rêves [...], j'en arrivais à des élans passionnés pour servir l'humanité, et, peut-être bien, réellement, je me serais fait crucifier pour les hommes, si, brusquement, d'une façon ou d'une autre, il avait fallu le faire, et, malgré cela, je ne suis pas capable de partager ma chambre avec quelqu'un deux jours de suite [...]. » Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, vol. I, trad. A. Markowicz, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2002, (1880), p. 108.

21. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, *op. cit.*, p. 28.

22. *Ibid.*, p. 29.

23. *Ibid.*, p. 30.

24. *Ibid.*, p. 30-31.

25. Nietzsche, *Considérations inactuelles, II. De l'Utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie*, (1874), trad. H. Albert et J. Le Rider, dans *Œuvres*, tome I, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 277.

26. *Ibid.*, p. 281.

27. Nietzsche, *Ecce Homo*, trad. A. Vialatte, Paris, 10/18, 1993, (1888), p. 9.

28. Roland Jaccard, *La Tentation nihiliste*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1991, (1989), p. 58.